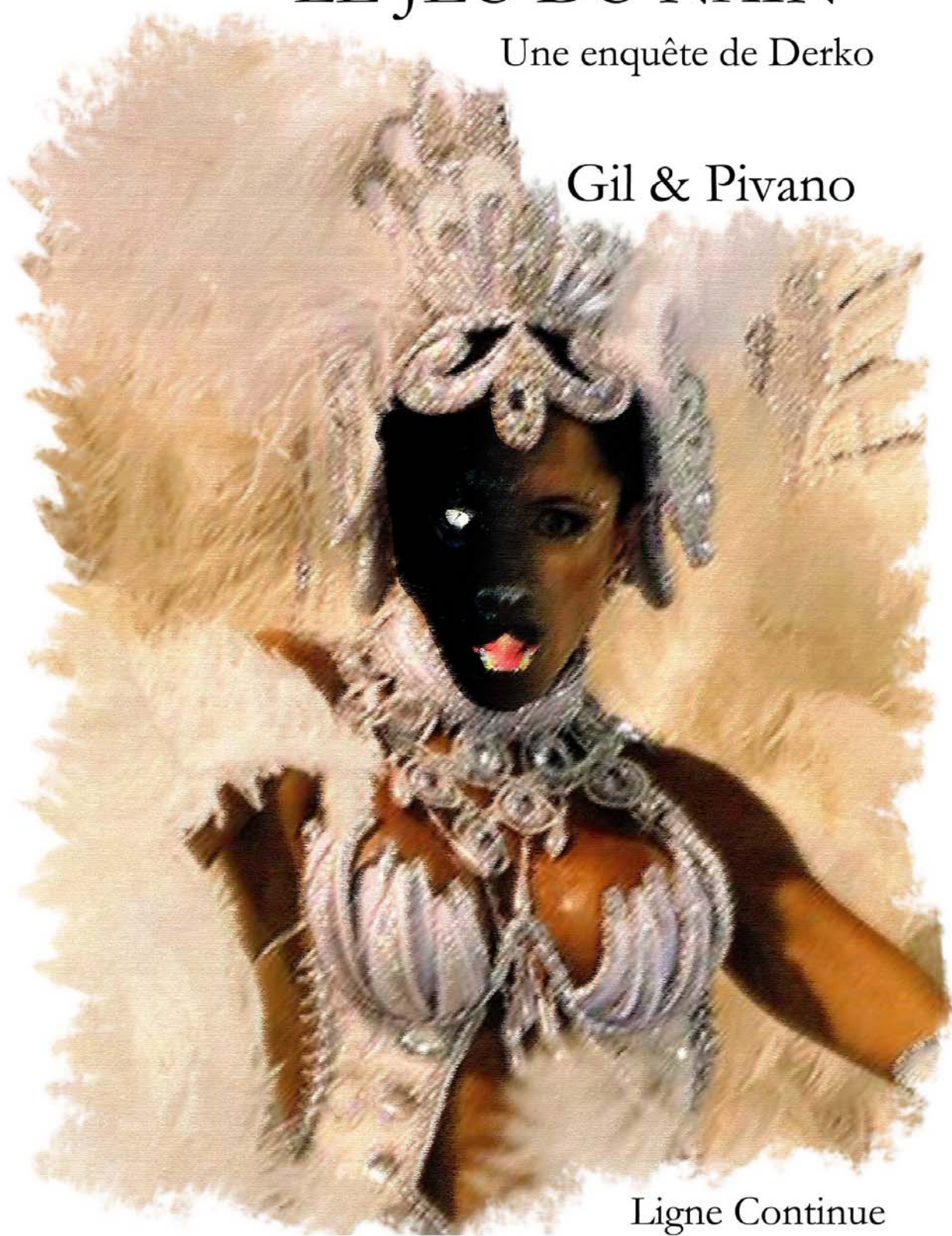


# LE JEU DU NAIN

Une enquête de Derko

Gil & Pivano



Ligne Continue

## Faits-divers

Dans un chuintement de pneumatiques, le bus N° 31 s'immobilisa à l'arrêt Verrières-le-Buisson. Rosalia Dos Santos descendit d'un pas lourd les marches de l'autobus, s'agrippant d'une main à la rambarde et serrant de l'autre son sac contre sa poitrine. Comme chaque matin de la semaine, elle se dirigea vers la poubelle de l'abribus pour y jeter son ticket cartonné, puis elle prit la direction du domicile de la famille Laporte chez qui elle travaillait comme femme de ménage depuis une dizaine d'années. Le chemin piétonnier, dans lequel elle s'engagea alors, slalomait entre les villas cossues de cette banlieue huppée au Sud de la région parisienne. La mi-avril s'annonçait et le printemps, peu à peu, prenait ses marques. Par-delà les hautes haies végétales, elle pouvait observer ici un cognassier du Japon, là un forsythia en fleurs apportant leurs touches roses ou or à la palette de couleurs qu'offrait la nature bouillonnante. L'herbe commençait à pousser entre les plaques de mousse de l'hiver et les pelouses entourant les grandes maisons brillaient des feux de mille primevères. Malgré un franc soleil qui montait lentement dans le ciel azur, l'air était frais et Rosalia, se remémorant le vieil adage « En avril n'ôte pas un fil... », tira sur sa veste en lainage noire tout en trotinant.

Elle avait l'énergie du premier jour de la semaine et marchait avec allant. De fait, elle aimait bien son travail.

Certes la maison des Laporte était immense et la besogne ne manquait pas, mais cela ne lui faisait pas peur et elle savait travailler vite. Elle appréciait surtout le fait d'être entièrement autonome. Chaque jour, de neuf heures à douze heures, elle se transformait en maîtresse absolue des lieux et la vaste et luxueuse demeure devenait alors sa propre maison. Elle y avait ses habitudes, comme par exemple le petit café pris chaque matin en arrivant, accompagné du croissant acheté encore chaud à la boulangerie juste avant de prendre le bus en sortant de chez elle.

Elle ne voyait quasiment jamais ses employeurs. Quand elle arrivait, un peu avant les neuf heures, les parents étaient depuis longtemps dans leur pharmacie et Fabien, le fils unique, au lycée. Elle recevait quelques rares consignes sur de petits papiers griffonnés, mis en évidence sur la table de la cuisine ou coincés sous un aimant sur la porte du réfrigérateur — faire les sanitaires à fond, ne pas oublier les vitres, nettoyer la cheminée, etc. — et, bien sûr, chaque fin de mois, son chèque emploi posé sans un seul mot d'accompagnement, sur la commode de l'entrée.

L'idée de se retrouver dans l'immense salon et de tremper son croissant frais dans le petit noir brûlant qu'elle allait se préparer sur la machine à Espresso des Laporte tout en regardant une série télévisée ou les clips sur l'une des chaînes câblées dont disposait la famille, lui redonna vigueur à la vue du grand portail blanc. Tout en marchant avec entrain, elle fourragea dans le sac pendu

à son bras pour en sortir les clefs que Madame Laporte lui avait confiées, sentant déjà dans sa bouche le fondant de la viennoiserie imbibée de café chaud. Quelle ne fut donc pas sa déception, quand elle aperçut le scooter de Fabien qui gisait sur le carrelage de la cour, devant le garage. Elle ne serait pas seule et de ce fait, ne pourrait pas suivre son programme habituel. Cela la contraria. Pourtant elle aimait bien l'adolescent rondouillard et timide qui se cachait derrière ses boucles blondes. Elle le connaissait depuis l'âge de cinq ans et se demandait parfois comment cet enfant allait s'en sortir avec une éducation aussi laxiste. Peut-être ne s'était-il pas réveillé ou était-il malade, à moins que le lycée ne fût en grève ?

Elle mit la clef dans la serrure mais elle ne put ouvrir. La porte semblait fermée de l'intérieur. Une clef devait être restée sur la serrure. Elle sonna. Aucune réponse. Elle sonna plusieurs fois. Rien. Aucun bruit. Surprise, elle recula un peu et cria en inspectant du regard les volets clos du premier étage : « Fabien ! Fabien ! Il y a quelqu'un ? »

Personne ne répondit. Inquiète, elle décida de faire le tour. Ses pas crissèrent sur le gravier et la conduisirent de l'autre côté de la bâtisse, devant l'entrée de service donnant sur le jardin. Cette porte permettait d'accéder dans la maison par une sorte de remise attenante au garage. Elle introduisit sa clef, la tourna et ouvrit sans encombre. Elle entra avec une certaine appréhension. Tout baignait dans l'obscurité. Mais Rosalia était une femme solide au caractère bien trempé, sans hésiter elle

chercha l'interrupteur et alluma le plafonnier. La pièce lui parut bien sinistre avec ses rayonnages à provisions. Elle allait gravir les quelques marches qui menaient à la cuisine quand une idée traversa son esprit. Elle revint sur ses pas et ouvrit la porte qui séparait la remise du garage. À sa grande surprise, les deux voitures sommeillaient comme deux monstres tranquilles, luisant d'un air menaçant sous la lumière blafarde de l'ampoule qui pendait, nue, du plafond. Il y avait la grosse berline gris métallisé de Monsieur Laporte et le petit cabriolet jaune de Madame.

On était lundi, il était neuf heures passées et le couple ne s'était pas rendu à la pharmacie ! Que se passait-il ? Elle en vint à se demander si elle ne s'était pas trompée de date ou si ce n'était pas un jour férié. Pourtant, on était bien lundi et les vacances de Pâques étaient bien finies. Bizarre ! Ils devaient dormir... tout simplement.

Avant de refermer la porte du garage, son regard glissa sur les ustensiles de jardin, l'établi de bricolage et la réserve de bûches empilées contre le mur de briques. Tout en se parlant à voix haute pour se donner du courage, elle gravit les quelques marches et se retrouva dans la cuisine, celle-là même où elle aurait dû être actuellement en train de se préparer un bon café.

La première chose qu'elle fit après avoir allumé les néons, fut d'ouvrir les vitres puis les volets en grand. Les rayons obliques du soleil mêlés à la rumeur du dehors inondèrent la pièce, lui apportant un certain

réconfort. Dès qu'elle referma les vitres, elle entendit le bruit.

Elle ne fut pas capable d'identifier sa provenance. Cela semblait venir des entrailles de la maison. Des coups sourds et répétés. Comme une vibration lancinante qui résonnait dans l'ensemble de la villa ! Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Elle se figea un instant dans le vestibule et tendit l'oreille. D'où pouvait bien provenir ce battement régulier ? Avant d'inspecter les pièces, elle jeta un coup d'œil sur la porte d'entrée. Elle y trouva la clef de Fabien — elle reconnut le porte-clefs en forme de planche de surf — engagée dans la serrure. Il avait donc fermé la porte en dernier. Curieux ! Elle n'imaginait pas Fabien s'occuper de verrouiller la maison pour la nuit. Le père Laporte devait plutôt s'en charger.

Elle se planta au bas de l'escalier et appela en forçant la voix : « Monsieur Laporte ? Madame Laporte ? Fabien ? C'est Rosalia ! » Seule la pulsation mate et diffuse lui répondit. Un peu comme des coups frappés contre un mur. Le bruit semblait venir du premier étage. Elle rassembla tout son courage et, le regard levé vers le haut de l'escalier, une main sur la rampe, elle se mit à monter les marches, une par une. Elle allait s'engager dans le long couloir sombre menant aux chambres quand elle s'aperçut avec horreur, en foulant la moquette, qu'elle avait oublié de passer ses pantoufles. Elle ôta ses chaussures et continua pieds nus. Elle ouvrit la porte de la chambre qui faisait face à l'escalier et

pressa l'interrupteur. Vide. Normal, cette chambre était inoccupée.

Sur la droite, au bout du couloir se trouvait celle de Fabien, sur la gauche à l'autre bout, la chambre des parents. Elle opta en premier pour celle de Fabien. Elle tourna la poignée et alluma. La pièce était également vide. Seul l'ordinateur, encore en veille, ronronnait dans un coin. Comme à l'habitude, la chambre n'était pas rangée et le lit encore défait, mais elle aurait juré que personne n'y avait dormi la nuit dernière.

Elle laissa les deux pièces allumées et revenant en arrière, s'avança dans le couloir, inspectant au passage la salle de bains. Toujours personne. Il ne restait plus qu'une seule solution : la chambre des parents tout au bout du couloir, la chambre matrimoniale avec son dressing et son cabinet de toilette. Elle s'avança, hésitante, retenant sa respiration. Le bruit sembla s'intensifier. Il ne pouvait venir que de là. La porte était entrouverte. Elle la poussa du doigt et jeta un coup d'œil. La pièce était plongée dans l'obscurité. Sans oser regarder, elle glissa la main et tâtonna pour trouver l'interrupteur. Quand la lumière jaillit, elle ne perçut aucun changement dans la chambre. Mise en confiance elle s'avança et elle vit...

Elle voulut pousser un cri d'horreur mais elle eut un haut-le-cœur et vomit toute sa bile sur la moquette. Elle n'arrivait pas à détacher ses yeux de la scène, elle en oublia presque le bruit. Soudain, elle l'aperçut. Il était là, assis par terre au pied du lit de ses parents, adossé

contre le mur, les jambes écartées en V devant lui. Il tenait quelque chose dans ses mains. Elle l'implora : « Fabien ! Fabien ! Mon petit ! »

Il ne l'entendait pas. Il continuait à frapper sa tête en arrière avec force contre la cloison de la chambre, les yeux fixés sur l'objet qu'il serrait entre ses mains. Ses lèvres remuaient. Elle s'approcha et se pencha vers lui, les paumes en avant comme pour le protéger. Malgré toute l'attention qu'elle y porta, elle ne put comprendre ce qu'il murmurait. Le jeune garçon bredouillait une suite confuse de mots décousus.

Quand elle releva la tête, elle put voir l'état effroyable des parents Laporte. Vu leur position, ils avaient dû être surpris dans leur sommeil, quand on les avait attaqués. Pourtant, il semblait qu'ils avaient essayé de se défendre ou du moins essayé d'échapper aux coups de leur agresseur. Elle vit alors la hache ensanglantée que Fabien tenait par le manche comme un joystick, et tout le sang sur les draps ainsi que les corps lacérés, déchiquetés. Soudain, elle perçut un léger mouvement. Fabien s'était rendu compte de sa présence, il tournait maintenant son visage vers elle. Entre les boucles blondes, elle vit le sourire puéril et déconcertant qu'il lui adressa.

« Santo Deus ! »

Elle comprit qu'il n'avait plus toute sa raison et qu'elle ferait bien d'appeler la police au plus vite.



Max Malherbe fut réveillé par les gémissements de la cafetière qui se déclencha automatiquement à 6 h 15, comme tous les matins. L'odeur du café qui emplit la garçonnière puis le flot musical libéré par le radio-réveil un quart d'heure plus tard, achevèrent de le réveiller. Il repoussa les draps et s'assit sur son lit, cherchant à l'aveuglette les sandales en plastique qui lui servaient de pantoufles.

Tout en contemplant le désordre de sa chambre, il glissa sa main sur son crâne encore douloureux et bâilla. Il se leva en maugréant et se rendit aux toilettes pour se soulager des litres de bière qu'il avait ingurgités la veille au soir devant son poste de télévision.

Il se dirigea ensuite vers la kitchenette où il se remplit une grande tasse de café noir et brûlant qu'il sirota debout devant la fenêtre grande ouverte. Il inspecta le ciel avec le soleil dans un coin, le patchwork gris des toits des immeubles d'en face dans un autre, puis observa le petit bout de trottoir de la rue Lepic qui s'offrait en bas à sa vue et qui descendait en une large courbe de la butte de Montmartre vers le Boulevard de Clichy et la place Pigalle.

L'air frais lui fit du bien. Une belle journée s'annonçait. Il posa sa tasse sur la table, à côté des cadavres de canettes, et passa à nouveau dans la salle de bains. Il se planta devant le miroir, scrutant son visage entre les ustensiles de toilette empilés sur la tablette de porcelaine. Il ne se faisait pas à cet air de bouledogue, ce visage de vieux flic. Il n'aimait pas cette mâchoire trop

carrée, ces traits empâtés, ces poches sous les yeux, ce front dégarni, ces tempes grisonnantes, ces joues flasques et grises. « Bon pour la retraite », maugréa-t-il en se saisissant de son rasoir. Il alluma le petit poste de radio dont le son se juxtaposa avec celui du radio-réveil dans la pièce à côté.

« Il est sept heures. Les nouvelles avec Rémy Besançon... »

Il monta le volume afin de couvrir le crissement du rasoir et le bruit de l'eau qu'il laissait couler pour rincer la lame au fur et à mesure.

«...Nouvelle fusillade meurtrière hier soir en plein Paris. Un jeune homme a semé la panique sur une grande avenue en tirant sur des passants puis en ouvrant le feu à la sortie d'un cinéma. Après une course-poursuite avec la police, le meurtrier a réussi à prendre la fuite. Bilan : trois morts dont un policier, et sept blessés dont deux graves. On ignore les raisons du geste de cet inconnu. Des témoins affirment avoir vu un adolescent s'enfuir en scooter du lieu du drame. L'enquête de la police devrait permettre d'en savoir plus sur ce nouveau fait-divers tragique qui relance le problème de la violence urbaine. Les policiers doivent en effet faire face à une recrudescence des meurtres gratuits perpétrés par des mineurs. De nombreuses affaires similaires sont à déplorer en région parisienne depuis le début de l'année. Politique intérieure maintenant. Le Premier Ministre était en déplacement hier dans le Limousin où il a... »

Max jura entre ses dents et sentit que la migraine allait s'inviter à nouveau. Cette journée s'annonçait déjà difficile. Sans s'inquiéter du reste des informations, il activa la manœuvre et prit une douche rapide avant de se rendre au siège de la PJ où se trouvait son bureau.

En trente années de carrière, Max n'avait jamais encore vu ça. Depuis sa sortie de l'école de police, des années auparavant, il avait été le témoin de toutes sortes de crimes et de faits-divers les plus sordides. L'ingéniosité ou la bêtise des hommes dans l'exercice du crime pouvait être sans pareil, mais toujours avec de bonnes ou mauvaises raisons.

On pouvait invariablement trouver un motif ou fournir une explication. En tant que lieutenant de police, il avait enquêté sur les affaires les plus diverses et les crimes les plus odieux. Il avait trouvé à chaque fois un mobile, souvent dramatiquement simple d'ailleurs.

On ne tuait pas juste pour tuer. On tuait toujours pour quelque chose. On tuait pour s'approprier un bien, pour résoudre un problème qui paraissait insoluble, pour atténuer une souffrance devenue insupportable, pour assouvir un besoin impérieux, pour sa propre survie, par amour parfois.

Or dans les derniers mois, ils avaient enregistré une recrudescence de crimes gratuits. Des crimes sans motif, sans explication valable. La radio ce matin s'en était fait l'écho même si, pour l'instant, les journalistes ignoraient encore les détails. En plus de n'avoir pas de mobile particulier, tous ces faits-divers tragiques avaient été

commis par des jeunes entre douze et seize ans, des adolescents, de simples collégiens, des lycéens normaux... Du moins en apparence.

Il consulta les dossiers éparpillés sur son bureau. Ils étaient en grande partie la cause de sa migraine. Il passa de nouveau en revue les notes qu'il avait prises à partir de ces dossiers :

« Thomas, 15 ans. Aîné d'une famille aisée de trois enfants. Père, ingénieur. Mère, enseignante. Scolarité sans histoire. Pourtant, un matin, alors que le reste de la famille est au travail ou au collège, au lieu de se rendre au lycée, il se barricade chez lui et, avec le fusil de chasse de son père, joue au sniper. Bilan : 3 morts, 5 blessés. Quand la brigade d'intervention fait interruption, elle le trouve prostré, bredouillant des mots incompréhensibles.

Axel, 14 ans. Cadet d'une famille bourgeoise, bien pensante. Père, médecin. Mère au foyer. De très bons résultats scolaires. Adolescent tranquille. Pourtant, là aussi sans raison apparente, il sort une nuit avec un pistolet dérobé à son grand-père, un vieux P08, un Luger Parabellum à canon strié datant de la seconde guerre mondiale, se rend dans la salle des professeurs de son collège et ouvre le feu. Bilan : 2 morts, 3 blessés, avant qu'un professeur de gymnastique ne le maîtrise. Axel semble avoir perdu la raison.

Arnault, 16 ans. Fils unique. Père, informaticien. Mère, secrétaire. Ado sans problème. Sportif. De nombreux camarades. Pourtant, avec une arme qu'il s'est procurée,

on ne sait trop comment, il pénètre dans un centre commercial et tire sur la foule avant de se faire descendre par un vigile. Bilan : 5 morts dont le meurtrier, et 7 blessés. »

Il aurait pu ainsi citer plusieurs autres noms : Florian, Nicolas, Thibault, Laurent, etc. Une bonne douzaine de cas récents, tous sans raison valable. Voilà les affaires qu'on lui refilait à lui. Des trucs à pleurer quand on voyait ces mômes se transformer en tueurs sanguinaires et pas l'ombre d'un motif sérieux pour expliquer leurs gestes à part le fait d'être un adolescent et, par définition, de porter bien sûr toute la misère humaine sur leurs épaules.

Et lui, Max Malherbe, lieutenant de police en fin de carrière, s'ingéniait à se donner la migraine pour essayer de trouver un lien entre toutes ces affaires, lien qui n'existait pas évidemment en dehors de sa caboche de flic. La relation entre ces faits épars, il fallait la chercher dans le monde d'aujourd'hui, ce monde pourri, superficiel, américanisé, sans valeur, pétri de violence, qui lui donnait parfois envie de jeter l'éponge et de demander sa mise à la retraite anticipée.

Pourtant, quelque chose le poussait à lire et à relire ces sordides dossiers d'enquêtes pour y trouver un indice, un détail qui le mettrait sur la voie, un fil, même ténu, reliant tous ces actes entre eux. Était-ce l'intuition du vieux limier ou le gâtisme d'un inspecteur sur le déclin ? Il préférait ne pas se poser la question.

Une petite chose cependant lui avait fait plaisir à l'occasion de son intervention sur ces affaires : Julie, son rayon de soleil. Julie était la psychologue de service. Elle travaillait en fait pour un organisme international, l'Observatoire International des Enfants, WCO en anglais, qui œuvrait souvent depuis quelque temps, en tandem avec la police. Elle était intervenue sur quelques-unes de ses enquêtes. Il n'appréciait pas seulement son sérieux et son professionnalisme. Elle lui faisait penser à Charlotte, sa fille. Elle avait la même vivacité, la même joie de vivre. Il ressentait pour elle de grandes bouffées d'amour paternel, maladroites bien sûr. Il aurait juste bien voulu que la petite lui rendît un peu d'affection, au moins comme à un père, mais les choses n'étaient pas simples dans ce monde et malgré ses cinquante-cinq ans bien tassés, il était encore emprunté côté cœur.

Mais à quoi bon se faire du mal et ressasser le passé ! Charlotte et sa mère étaient mortes dans un accident de voitures depuis plus de dix ans déjà et, Julie ne devait voir en lui qu'un vieux flic bougon.

« Allez, laisse tomber ! — pensa-t-il en touillant son troisième café depuis qu'il était arrivé au bureau — De toute façon, tous ces pauvres jeunes, s'ils ne sont pas déjà morts, seront bientôt soit en prison soit chez les fous ! »

Une petite voix lui susurrerait cependant à l'oreille : « Ne lâche pas l'affaire, il y a quelque chose de pas clair là-dessous. Continue, même si tu as l'air d'un con ! »

La même voix lui soufflait aussi : « Au moins, tu pourras peut-être revoir ta petite Julie. »

Il en était là de ses cogitations quand le téléphone sonna de manière intempestive. Il sut d'instinct qu'il s'agissait de mauvaises nouvelles. Il regarda la pendule électrique. Elle indiquait pas loin de dix heures du matin. Quelques minutes plus tard, il quittait son bureau en toute hâte et appelait Julie de son véhicule banalisé, lancé à toute vitesse dans un couloir de bus.

« Julie Vincent ?

- Oui !

- Bonjour, c'est Max ! Max Malherbe de la PJ à l'appareil !

- Max ! Quel bon vent vous amène ?

- Pas très bon, je le crains. Plutôt une mauvaise tempête qui se prépare. On a une nouvelle affaire sur les bras.

- Ne me dites pas qu'il s'agit encore d'un meurtre perpétré par un mineur ?

- Je crains bien que oui. On vient à peine de me prévenir. Et d'après ce que j'en sais, cela n'a pas l'air joli à voir.

- Merde !

- Comme vous le dites ! Les gendarmes sont sur place. Je suis en route pour me rendre sur les lieux. Je pense qu'il faudrait que vous puissiez nous donner un coup de main. Le gosse qu'on a trouvé dans la maison n'est pas vraiment dans son assiette, si vous voyez ce que je veux dire.

- Donnez-moi l'adresse !

- Vous avez de quoi noter ?

- Oui, allez-y !

- 11 chemin de Beauséjour à Verrières-le-Buisson.

Vous visualisez où ça se trouve ?

- Parfaitement, j'y serai dans une grosse demi-heure si ça roule bien.

- OK ! Je vous attendrai là-bas. Merci Julie. »

Il raccrocha et se concentra sur sa conduite tandis qu'il traversait Paris à toute allure pour rejoindre l'autoroute A6 vers le Sud.

Julie Vincent batailla un peu pour se repérer dans Verrières-le-Buisson mais réussit finalement à trouver l'adresse indiquée par Max Malherbe. Elle gara son véhicule à cheval sur le trottoir, attrapa son sac à main et descendit le ventre noué. Qu'allait-elle avoir à affronter cette fois-ci ?

Une activité fébrile régnait autour de la villa. Un policier en faction à l'entrée de la maison surveillait un petit rassemblement de personnes, vraisemblablement des curieux ou des voisins, qui observait la scène à distance. Il lui demanda de décliner son identité. Il devait avoir reçu des instructions car il la laissa passer sans plus attendre. Il souleva le ruban de plastique orangé tendu à la place du portail grand ouvert tout en portant les doigts à sa casquette en guise de salut. Des hommes en blouse blanche s'affairaient autour d'une ambulance garée dans la vaste cour pavée. Ils chargeaient deux brancards avec des corps enfermés



dans des sacs fermés sur le devant par un grand zip. Des policiers allaient et venaient autour de la maison. Julie remarqua un photographe en plein travail. Elle chercha des yeux l'inspecteur et vit sa silhouette trapue et rassurante au milieu d'un groupe de gendarmes. Il l'aperçut à son tour et s'interrompit pour venir à sa rencontre.

Elle aimait bien sa tête de boxeur fatigué : le nez bosselé, les yeux voilés et souvent tristes sous le front dégarni, les traits parfois las, les lèvres épaisses portant ce sourire désabusé qui la faisait fondre. Elle accrocha son regard observateur, scrutateur devrait-elle dire, parfois dur et sans concession, parfois tendre et plein de compassion qui la mettait si mal à l'aise. Il esquissa un vague sourire et elle crut lire un éclair de contentement au fond de ses yeux.

« Je suis content que vous ayez pu venir, Julie. On va avoir besoin de vous. »

Il la prit par le coude et l'amena un peu à l'écart devant une grande piscine dont la surface bleutée miroitait au soleil.

« Racontez-moi en deux mots ce qu'il s'est passé ?

- On a trouvé un adolescent prostré au pied du lit de ses parents avec une hache entre les mains. Les parents, eux, ont été massacrés, à coups de hache justement. Tout laisse donc à penser qu'ils ont été attaqués dans leur sommeil par leur propre fils.

- On a trouvé, c'est qui *on* ?

- La femme de ménage. Rosalia Dos Santos. Une Portugaise. C'est elle qui a prévenu la gendarmerie. Je l'ai interrogée. Elle est formelle. La maison était fermée de l'intérieur et la clef de Fabien, le fils, était sur la porte d'entrée. Il aurait fermé la maison et apparaît de ce fait comme le principal suspect de ce... meurtre.

- Ce parricide ? C'est cela que vous vouliez dire. L'un des crimes les plus odieux. Le nec plus ultra de l'horreur.

- Malheureusement, oui ! Les corps vont être emmenés à la morgue pour analyser les causes précises du décès et définir l'heure de la mort. On en saura plus dans la soirée ou demain.

- Et Fabien ?

- C'est pour cela que l'on a besoin de vous. Il est dans le salon sous la garde d'un gendarme. Il a plutôt une bonne bouille d'adolescent, mais il vient peut-être de tuer père et mère. Une chose paraît sûre, aujourd'hui il semble ne plus avoir toute sa tête. Il alterne prostration totale et agitation intense. Il bredouille des mots dénués de sens. Parfois, il semble retrouver la raison et fait des sourires à tout le monde comme si rien ne s'était passé. Cela fait froid dans le dos. Il faudrait que vous alliez le voir. Moi, je dois passer quelques instructions pour que la maison soit fouillée de fond en comble. Je vous rejoins plus tard. »

Julie pénétra à l'intérieur de la villa. Tout respirait le luxe. Les pièces étaient vastes et confortablement agencées. Elle repéra le salon et s'apprêtait à y entrer,

quand elle aperçut une dame d'un certain âge, vêtue de noir, assise esseulée sur une chaise de la cuisine, les pieds nus. Elle paraissait en état de choc. Ce devait être Madame Dos Santos. Elle s'approcha.

« Rosalia Dos Santos ? »

La femme leva les yeux vers elle et hocha la tête.

« Je m'appelle Julie. Julie Vincent. Je suis psychologue. Je travaille avec la police. On m'a dit que vous avez trouvé Fabien ce matin, est-ce exact ? »

Elle ne répondit pas et la regarda d'un air méfiant.

« Je peux peut-être vous aider et surtout l'aider, lui, Fabien. »

Elle tourna son regard vers le salon.

« Il va en avoir besoin.

- Trop gâté. Je l'ai toujours pensé, rien de bon ne peut arriver quand on est trop gâté.

- Il était très gâté ?

- Pas gâté, pourri par ses parents, oui ! Ils lui passaient tous ses caprices. Et Fabien savait en profiter bien sûr !

- Quel type d'adolescent est-il ?

- Dans le fond, il a toujours été un brave garçon. Je n'arrive pas à croire ce qu'il a fait, Madame. Fabien est un bon gars. Un peu timide. Assez solitaire, mais c'est la faute des parents, ça ! Ils passaient leur temps dans leur pharmacie et laissaient leur gamin à l'abandon. Le fric, le fric, y'a pas que ça dans la vie quand même ! Fabien, lui, il s'en accommodait tant bien que mal. Il avait ses activités, ses hobbies.

- Ses hobbies et ses activités, vous les connaissez ?

- Ceux des jeunes d'aujourd'hui : le lycée, les copains, le scooter, la télé, les jeux vidéo, la lecture, la musique, vous savez celle qui fait beaucoup de bruit, je ne sais pas moi ! Ah, pour ça, il ne devait pas être malheureux en tout cas ! Vous avez vu la maison ? La piscine ?

- Vous pensez qu'il avait des problèmes ?

- Pas que je sache en tout cas !

- Il s'entendait bien avec ses parents ?

- Bah ! Vous savez à cet âge-là, ils sont tous rebelles. Rebelles et ingrats. Lui devait être pareil. Mais c'est pas pour ça qu'on massacre ses parents à coups de hache, pas vrai ?

- Quand vous l'avez trouvé, il était où ? Il faisait quoi ?

- J'ai tout raconté à ce policier, Max Mal...

- Oui, le lieutenant Max Malherbe. Je travaille avec lui.

- Ah ! Ben vous avez de la chance, un bien bel homme et poli avec ça et... »

Julie préféra réorienter la conversation.

« Que faisait Fabien, Madame Dos Santos ?

- C'était horrible. Je n'oublierai jamais ça ! Il était là au pied du lit de ses parents, il balançait la hache entre ses mains et il tapait sa tête contre le mur. C'est ce bruit vous savez que j'ai entendu quand je suis entrée dans la maison.

- Vous lui avez parlé depuis ?

- Non ! J'ai essayé mais il ne faisait que débiter des propos incohérents.

- Vous pourriez peut-être venir avec moi ? Il vous connaît, vous. Je pense qu'il serait bien, pour la première

fois, qu'il me voit à vos côtés. Ça le mettra peut-être en confiance.

- Oh ! Il m'aimait bien vous savez ! Je le connais depuis tout petit. »

Elles passèrent dans le salon dont la baie vitrée dominait le jardin boisé, qui descendait en pente douce jusqu'à un mur de séparation dissimulé derrière une haute haie de lauriers. Elles repérèrent Fabien et son gardien assis tous deux dans un coin de la pièce. Julie s'approcha d'eux et se présenta. Elle vit que le policier avait passé les menottes au garçon. Elle se tourna vers Fabien qui, immobile, la tête baissée, fixait le sol des yeux. Elle se pencha vers la tignasse blonde.

« Fabien, je suis avec Rosalia Dos Santos. Tu la connais Rosalia ? »

Il ne bougea pas la tête.

« Mon nom est Julie. Je suis venu pour t'aider. Tu ne veux pas me parler ? »

Il leva la tête et vit Rosalia, puis il regarda Julie. Elle sentit un léger trouble au fond de ses yeux.

« Je suis là pour t'aider. Explique-moi ce qu'il s'est passé, tu veux bien ? »

Son regard se fixa de nouveau, étrange, lointain, et il murmura des mots incompréhensibles, des paroles incohérentes.

« Parle-moi Fabien, je suis là pour ton bien !

- Non ! Il faut se méfier. Ils disent toujours ça ! Mais c'est un mensonge ! C'est pas vrai ça !

- Qui *ils*, Fabien ? C'est qui, *ils* ? »

Fabien était sorti d'un coup de son mutisme et en avait presque crié. Au fond de ses yeux, Julie avait cru lire comme une lueur d'effroi et d'angoisse. Elle essaya de le questionner à nouveau mais son regard reprit sa fixité première. Il resta prostré à nouveau sur sa chaise. Julie se releva et interrogea Rosalia.

« Vous comprenez quelque chose à ses propos ?

- Jamais entendu un truc pareil. Je ne vois pas ce qu'il a voulu dire. Il n'a vraiment plus toute sa tête. »

Julie croisa le regard de Max qui s'était approché. Il cherchait son attention. Elle comprit que quelque chose venait d'arriver. Elle alla vers lui. Dehors, il y avait une certaine agitation. Les policiers chargeaient le scooter de Fabien dans un fourgon.

« Qu'est ce qu'il se passe, Max ?

- On a trouvé des traces de balles sur le deux-roues de Fabien. Il faut qu'on le fasse expertiser. Il pourrait y avoir un lien avec la fusillade d'hier soir. Vous avez peut-être dû en entendre parler à la radio. L'affaire pourrait prendre une nouvelle dimension. De votre côté ? »

Elle lui fit part de la réaction soudaine et violente de Fabien quand elle lui avait parlé. Il avait fait référence à quelqu'un mais ce n'était pas très explicite.

« Il a dit quelque chose comme : *Ils disent toujours ça ! Mais c'est un mensonge.* Difficile d'en tirer grand-chose pour l'instant. Il est encore sous le choc. Il va falloir le prendre en charge dans un établissement spécialisé.

- OK ! De toute façon l'enquête va être longue. Si c'est lui qui a effectivement tué ses parents et s'il y a un lien avec la fusillade d'hier soir, il va falloir trouver un mobile à son geste. Quelles sont les raisons suffisamment fortes pour qu'un enfant, normal en apparence, veuille éliminer ses parents et assassiner de sang-froid des gens dans la rue ? Si nous ne trouvons pas d'explications plausibles, j'ai peur que le cauchemar ne continue et que mes migraines perdurent pour un sacré bout de temps. Bon ! Il faut que j'y retourne. Merci, encore d'être venue et je compte sur vous pour la suite. Je vous appellerai. Il faudra qu'on se voie. »

Il repartit se mêler à la foule des autres policiers avec son air de chien triste qui la remuait tant. « Je vais t'aider Max — murmura Julie pour elle-même — Je vais t'aider, promis ! »

Julie était arrivée la première. Elle s'était installée en terrasse à la table réservée par Max. C'était lui qui avait eu l'idée de ce dîner. « Pour faire le point », avait-il ajouté comme pour s'excuser ou pour trouver un prétexte.

Le restaurant se situait dans un coin de Montmartre qu'elle ne connaissait pas. Max devait y avoir ses habitudes car elle avait été reçue avec déférence. Elle trempait ses lèvres dans le cocktail maison, que le serveur lui avait apporté d'office avec un grand sourire, quand elle vit Max arriver. Elle l'observa à la dérobée tout en tirant sur sa paille. Il avait fait un effort

vestimentaire et avait troqué son éternelle tenue de flic — blouson de cuir, tee-shirt, blue-jean et baskets — pour une chemisette blanche et une élégante veste en lin qui mettait en valeur ses épaules musclées. L'effort restait limité puisqu'il portait comme à l'accoutumée un blue-jean et des chaussures de sport. Il était de petite taille mais dégageait une impression de force et de puissance. Un pitbull. Massif et courtaud, tel était l'image qu'il révélait de loin, tandis qu'il s'approchait. Il arborait son habituel air sombre. Son regard brun clair, couleur mezcal, s'illumina quand il la vit et adoucit quelque peu les formes dures et carrées du bas de son visage.

« Bonsoir Julie, désolé d'être en retard !

- Bonsoir Max, non, je suis arrivée en avance.

- Ne vous dérangez pas, restez assise ! »

Sans l'écouter, elle repoussa son siège et tendit le bras en avant, maladroitement. Ils se serrèrent la main, embarrassés. Ils se rencontraient ainsi en aparté pour la première fois.

Max observa son invitée discrètement et n'arriva pas à dissimuler son admiration. Son regard glissa sur le boléro lumineux qu'elle portait ajusté au corps, le corsaire découvrant le mollet et les chevilles fines, les sandales couleur crème offrant à sa vue des ongles de pied délicatement peints en rose pastel. Il soutint brièvement son regard puis, comme pour se sortir d'un mauvais pas, l'invita à s'asseoir. Ils suivirent les suggestions du serveur quant au menu puis se laissèrent



tenter par une bouteille de vin blanc de Bourgogne. Ils échangèrent quelques banalités une fois que la commande fut passée. Julie lança la conversation sur les récents événements.

« Alors Max, où en êtes-vous sur l'affaire Fabien ?

- On a pas mal avancé, je dois dire. Les tests balistiques pratiqués sur son scooter ont montré que le garçon était bien l'auteur de la fusillade qui a eu lieu à Paris le même jour, quelques heures auparavant. On a reconstitué plus ou moins ce qui aurait pu être son emploi du temps ce dimanche en question. Ce soir-là, pour une raison inconnue, Fabien sort pour une tuerie programmée. Il est armé. Sort-il à l'insu de ses parents ? Difficile de le dire. Il se rend en tout cas dans un endroit précis qu'il a dû repérer auparavant. Il y planque son scooter. Puis il se rend dans un autre endroit et là ouvre le feu sur les passants. Heureusement, il est tard, minuit passé, et il y a peu de flâneurs à cette heure-là. Il ne fera que deux blessés. Par malchance, il tombe sur la sortie d'un cinéma. A-t-il justement prévu d'y être à cette heure précise ? Ce n'est pas impossible. Quoi qu'il en soit, il s'y trouve et tire dans le tas. Bilan : deux morts et cinq blessés dont un grave qui succombera le surlendemain à ses blessures. Au total le carnage fait donc à ce moment-là trois morts et six blessés. Mais le décompte n'est pas fini. Une voiture de police alertée par le bruit de la fusillade se rend sur les lieux et tente d'intervenir. Une course-poursuite s'engage. Les policiers sont sur le point de l'appréhender quand notre

jeune garçon tire et abat l'un des deux agents. Il profite de cet avantage pour semer ses poursuivants. Il saute sur son scooter, abandonne l'arme sur le trottoir car il n'a vraisemblablement plus de munitions, et rentre tout simplement chez lui. On a retrouvé ses empreintes sur l'arme du crime. Arrivé à son domicile, il abandonne son scooter dans la cour et pénètre à l'intérieur de la maison. Il ferme la porte à clef, descend au garage où la provision de bois est rangée et se saisit de la hache qui sert à fendre les bûches. Il monte dans la chambre de ses parents et s'acharne sur eux. Cinquante-quatre coups au total. Selon le médecin légiste, la mort a dû intervenir entre deux et trois heures du matin. Elle a été causée, autant pour le père que pour la mère, par des coups mortels portés à la tête et à la poitrine, et par hémorragie. La femme de ménage le retrouve au même endroit le lendemain matin. Bilan de la soirée : six morts et six blessés. Ça fait beaucoup, je dois dire, pour un seul adolescent !

- Cela signifie qu'il est resté six heures dans le noir, à côté des cadavres de ses parents fraîchement découpés en morceaux.

- C'est à peu près ça !

- Vous imaginez Max ? Six heures ! »

Max se saisit de la bouteille dans le seau à glace et remplit les verres, en commençant par celui de Julie.

« On a deux problèmes avec cette histoire, Julie. Premièrement, on ne sait pas pour quelles raisons Fabien a agi de la sorte. On a interrogé ses professeurs,

ses camarades de classe, les voisins, le médecin des Laporte, la famille. Rien ! On a remué toute la maison de fond en comble. On a passé la chambre de Fabien au peigne fin. On a analysé son ordinateur. Aucun indice valable. C'est vrai qu'il est plutôt timide et pas toujours très bien dans sa peau. C'est vrai qu'il a quelques difficultés scolaires. C'est vrai qu'il est très gâté par ses parents du fait qu'il a failli mourir bébé ou quelque chose dans le genre. C'est vrai qu'il aime bien le Seigneur des anneaux, vu le nombre de posters qu'on trouve dans sa chambre mais, si tous les adolescents gâtés, en mal de vivre, et fan de littérature Fantasy étaient des tueurs en puissance, ça se saurait.

- Et le deuxième ?

- Quel deuxième ?

- Vous disiez Max qu'il y avait deux problèmes.

- Ah oui ! Le deuxième, c'est l'arme du crime. Un SW627.

- Un quoi ?

- Un revolver Smith & Wesson 627 à 8 coups calibre 357 Magnum. Une arme de poing redoutable de fabrication américaine. On enquête là-dessus mais le numéro de série a été limé. On aura peut-être du mal à retrouver l'origine de cette arme. Mais ça soulève des interrogations. D'où provient-elle ? Comment Fabien se l'est-il procurée ? Son origine pourrait signifier quelque chose.

- L'arme a pu appartenir au père de Fabien.

- On a pensé à cette hypothèse. On a fouillé dans la vie des Laporte. Le SW627 est une arme de catégorie 4, soumise à déclaration et autorisation préfectorale. Monsieur Laporte n'avait pas de permis pour ce type d'armes. Il ne faisait pas parti d'un club de tir sportif. Les questions demeurent donc sans réponse. Comment Fabien s'est-il procuré cette arme ? Je ne vois pas cet adolescent, qu'on dit timide, faire ses emplettes chez les trafiquants d'armes qui alimentent le grand banditisme, bien qu'on soit en train d'enquêter là-dessus aussi.

- Vous ne le voyez sûrement pas non plus en train de massacrer père et mère !

- Oui bien sûr ! Ça nous renvoie à la question suivante : qui est vraiment Fabien Laporte ? Avez-vous pu vous faire une idée Julie, à ce sujet ?

- Une idée, hein ! »

Elle secoua la tête et porta son verre à ses lèvres pour boire une gorgée de vin blanc.

« Ce garçon a subi un choc émotionnel important, Max. Un peu, voyez, comme s'il avait disjoncté, au sens électrique du terme. On lui a fait passer des tests, on lui a même fait passer un IRM. Une chose est sûre : son cerveau est intact. Il ne souffre d'aucun dysfonctionnement. Pourtant, il a perdu la tête. Il a donc dû vivre un événement particulier, quelque chose a dû se passer qui lui a fait péter les plombs pour poursuivre la métaphore. Son cerveau a sauté en quelque sorte comme s'il avait été soumis à une tension ou une charge trop intense et il a été plongé dans le noir. Maintenant si

vous attendiez que je vous explique le pourquoi de tout ça, là je n'ai malheureusement pas la possibilité de vous aider. Je suis désolé Max, je n'ai pas la moindre petite idée. Je suis comme Fabien, dans le noir le plus complet.

- Vous avez pu parler avec lui ?

- Non ! Parler n'est pas le mot. Il en est incapable pour le moment. Il ne fait que bredouiller des sons inintelligibles ou bien il se terre dans un mutisme exaspérant. Il semble qu'il soit resté coincé sur un événement qui s'est produit avant le meurtre et je n'ai pas l'impression qu'il a vraiment pris conscience de ce qu'il a fait. Par son attitude gestuelle du moins, il semble n'éprouver aucun remord. En fait, il donne même parfois l'impression, par les grands sourires qu'il décoche de temps à autre, que tout ça n'est pas réel, que tout ce qui s'est déroulé avant ne possède aucune espèce d'importance. Vraiment très troublant ! Il va falloir que je continue à le suivre. J'ai prévu également de passer au crible tous ses copains de classe. Sans vouloir vous blesser, je pense qu'ils parleront peut-être plus volontiers à une psychologue qu'à un inspecteur de police. Par eux, je pourrais peut-être me faire une idée plus précise de son profil psychologique. Troublant également, la réaction qu'il a eue quand je l'ai vu pour la première fois. Je m'en souviens très bien, il avait évoqué quelqu'un à la troisième personne du pluriel. Il m'a semblé qu'il répétait une phrase apprise par cœur, des mots vides de sens, psalmodiés de manière automatique.

Ça devrait être une piste mais je n'ai pour l'instant débouché sur rien.

- Bref ! Si on résume, on a donc un adolescent apparemment normal qui après une virée sanglante pendant laquelle il tue et blesse plusieurs personnes, rentre chez lui et massacre ses parents à coups de hache. Et pour l'instant pas l'ombre d'un mobile ou d'une explication si petite soit-elle pour éclaircir son geste. Je ne sais vraiment pas quoi penser. Il va falloir que je rajoute cette affaire à la longue liste des crimes gratuits causés dans les derniers mois, par des adolescents. Si les journalistes s'emparent de cette histoire, on va avoir droit à l'artillerie lourde avec des articles sur l'épidémie des mineurs fous ou la psychose des adolescents tueurs. Il va falloir faire vite et pour l'instant, nous n'avons que deux maigres pistes : une arme peu commune, et la vague référence à un *ils* balancé dans le flou de la conversation. »

Ils restèrent ainsi en silence un long moment, aucun des deux ne souhaitant relancer la conversation. Max semblait se plonger dans l'inspection du fond de son verre et Julie repoussait les miettes devant elle sur la nappe. Soudain, Max émergea de sa torpeur et regarda autour d'eux. Le restaurant s'était vidé. Plongés dans leurs pensées maussades, ils ne s'en étaient pas aperçus.

« Il est tard, je crois que je vais demander l'addition », déclara-t-il.

Max raccompagna son invitée à sa voiture.

« Je suis désolé, Julie.

- Désolé ? Pourquoi ?

- Désolé pour vous entraîner dans ces faits-divers sordides.

- Vous n'avez pas à être désolé, Max. C'est mon métier. Je le fais avant tout pour les enfants. Il faut qu'on les aide. Il faut qu'on trouve pourquoi ils font ces choses. Il doit y avoir une raison à tous ces meurtres et nous devons la découvrir pour pouvoir les aider.

- Vous avez raison Julie. On va le faire pour les enfants. On va y arriver. Mais il n'y a peut-être pas d'explications. Il n'y a peut-être aucun lien entre tous ces cas isolés, sauf peut-être la folie du monde urbanisé dans lequel nous vivons aujourd'hui. Idem pour l'arme ! Il est si facile de s'en procurer aujourd'hui, même pour un jeune de bonne famille. »

Ils marchèrent côte à côte en silence, pendant quelques minutes.

« Je suis quand même désolé, Julie.

- Allons bon ! »

Elle rit en secouant sa queue-de-cheval. Ils étaient arrivés à la hauteur de son automobile. Elle s'arrêta devant et se tourna vers lui, tout en cherchant ses clefs.

« Oui... »

Il hésitait, gêné.

«...Oui, parce que, on aurait pu parler d'autres choses tous les deux.

- De quoi auriez-vous voulu que l'on parle Max ?  
répondit-elle d'un air mutin.

- Non, rien. Je voulais dire d'autres choses.

- J'espère bien qu'on aura l'opportunité de continuer à se voir, Max, et... de pouvoir parler d'autres choses. Je vous remercie en tout cas pour ce dîner. L'endroit que vous avez choisi était vraiment délicieux. Merci, Max et à très bientôt ! »

Elle s'avança et planta une bise sur la joue du policier.

« Bonne nuit, lieutenant Malherbe !

- Bonne nuit Julie et merci pour votre compagnie. On reste en contact.

- OK ! »

Il plaqua deux doigts sur sa joue, à l'emplacement où Julie avait déposé ses lèvres et la regarda avec son air de chien battu. Elle démarra sa voiture, puis manœuvra pour rejoindre le milieu de chaussée. Il lui fit un petit geste de la main, et elle vit au fond des yeux mezcâl une lueur qui lui plut beaucoup.

Elle le suivit du regard dans le rétroviseur. Il resta debout près de l'endroit où sa voiture avait été stationnée jusqu'à ce qu'elle disparût au bout de la rue.



## **Plusieurs semaines auparavant**

## Le diamant noir

L'homme soupesa la pierre dans le creux de sa paume. Il observa l'éclat métallique de ses formes brutes, essayant d'évaluer sa vraie valeur. Cette pièce valait une fortune. Peu de connaisseurs étaient susceptibles de pouvoir apprécier une telle gemme et peu de gens au monde pouvaient s'en porter acquéreur mais il fallait faire vite. Très vite. Ils avaient pris des risques. Trop de risques. Il glissa un doigt sous le chapeau rond vissé sur sa tête et se gratta le front d'un geste soucieux. Son cousin le mineur, celui qui venait de lui apporter le diamant, était reparti dans son village, là-bas, loin dans le Haut Veld, pour se mettre à l'abri et se faire oublier pour un moment. Son autre cousin le vigile, celui qui avait permis de sortir la pierre en fraude, lui avait transmis aujourd'hui de mauvaises nouvelles. Un mineur qui ne se présentait pas au travail le lendemain était plus qu'un suspect, déjà un coupable. Les gardiens avaient enquêté avec la cruauté qu'on leur connaissait. Des langues commençaient à se délier. La filière qu'ils avaient montée patiemment depuis toutes ces années commençait à s'effriter. Trop de gens savaient. Trop de gens étaient impliqués. Partager le gain des rapines était la seule façon de pouvoir contourner les mesures de sécurité draconiennes en vigueur sur la mine. Mais la peur, quand elle s'installait, prenait vite le dessus sur l'avidité et l'appât du gain. Ils dépendaient maintenant du silence des ouvriers. Il était plus facile de sortir des

pierres plus petites. Une telle pièce créait des convoitises. Ils n'auraient peut-être pas dû se lancer dans l'aventure. Pourtant, c'était l'occasion ou jamais de toucher le jackpot.

Tout en surveillant du coin de l'œil la masse ténébreuse de la gemme, l'homme se mit à consulter un petit carnet qu'il avait sorti de la poche intérieure de son blouson de toile. Sur l'une des pages, des noms étaient annotés au crayon à papier. Seulement quelques noms et des numéros de téléphone avec des codes à l'étranger. Il posa le carnet sur la table et se saisit d'un portable. Systématiquement, il se mit à passer des appels et cocher les noms de sa liste.

Quand la sonnerie du téléphone retentit, Derko n'esquissa aucun geste, laissant à sa secrétaire le soin de décrocher. Depuis plusieurs minutes déjà, il était perdu dans ses pensées. Par la grande baie vitrée qui lui faisait face, son regard errait au gré des flots gris du Potomac. Le fleuve coulait au pied de la tour de verre qui abritait son vaste bureau et lui préservait une vue dégagée. Il repensait au passé. Comme les morceaux d'épaves poussés par les grandes marées d'hiver, de sombres images ressurgissaient pour venir effleurer les rivages de sa mémoire à peine convalescente, rouvrant les vieilles blessures dans le sable de ses souvenirs. Depuis le tragique incendie du 14 août 2002, presque deux années avaient passé. Deux ans ! Qu'avait-il fait pendant ces deux années ? Les six premiers mois avaient été très

durs. Il avait erré en Asie Centrale espérant que l'air froid des steppes et la solitude des hauts plateaux cautériseraient les plaies de son âme. Peine perdue. Il avait pourtant fallu revenir à la vie, reprendre goût aux jours qui passent, retrouver un sentier à fouler, un combat à mener. Il s'était soudain souvenu des millions de dollars qui dormaient quelque part dans l'un de ses comptes bancaires. En arpentant les sentiers tadjiks, turkmènes et kazakhs, il avait eu tout le loisir de réfléchir à l'utilisation de cet argent maudit. Une stratégie s'imposa très vite à lui. De retour à Paris, il s'était lancé corps et âme dans son projet. Les autorités françaises n'avaient pas été très réceptives. Qu'à cela ne tienne, à part sa mère à Rome, plus rien ne le retenait dans la vieille Europe. Il était donc parti sine die aux États-Unis. Par le biais d'une armada d'avocats, il avait négocié avec les autorités américaines, qui s'étaient avérées au final bien plus compréhensives et coopératives que leurs homologues françaises. Un accord avait été passé. Il établissait sur le sol américain une fondation dotée de cent cinquante millions de dollars, la fondation Shaheen, dont il devenait le Président du Conseil d'Administration. Cette fondation créait dans le même temps avec le PNUD, le Programme des Nations Unis pour le Développement, au travers d'un fond spécial doté de deux cents millions de dollars, dont la moitié était apportée par la Fondation Shaheen, le World Child Observatory (WCO), un observatoire de la condition des enfants dans le monde,

chargé entre autres de lutter contre l'exploitation des enfants sous toutes ses formes. En contrepartie de cette générosité, le gouvernement américain blanchissait l'argent apporté dans la fondation Shaheen sans en demander la provenance et permettait à Derko de devenir l'un des Administrateurs de l'Observatoire Mondial des Enfants. Il n'obtenait pas de rétribution pour cette fonction mais bénéficiait d'un passeport diplomatique et des bureaux permanents au siège du WCO à Washington. C'était le moins qu'il pouvait faire pour Shaheen, pour Pedro, pour Camilo et Stella, les jumeaux, pour son père, pour Carlos... Son regard se posa sur la photo de Shaheen qu'il avait fait accrocher au mur. Tout avait commencé suite à sa disparition, un jour de mai à Kandy, la ville sainte du Sri Lanka... De ces événements, il ne gardait que des souvenirs confus et une douleur lancinante enfouie quelque part dans sa tête, comme une migraine récurrente qui venait l'assaillir par moments. De cette période, il n'avait conservé que deux objets : la photo suspendue au mur et une émeraude de la plus belle eau provenant de Colombie. Il la gardait religieusement avec sa collection de pierres précieuses dans le coffre-fort de son appartement parisien. Paris ! Des images embrouillées traversèrent son esprit : le bois de Vincennes, Victoria...

Inconsciemment, il tira sur le col de sa chemise. On étouffait ici. Les réunions, les rapports, la paperasse, la médiatisation, il commençait à saturer. Depuis combien de temps n'était-il pas parti en voyage ? Depuis combien

de temps n'avait-il pas repris la route ? Pourtant il aimait tant traîner ses guêtres au gré des vents et de ses envies. Il le savait, il était atypique et asocial. Il avait été autrefois un enfant précoce, presque autiste. Son adolescence avait été longue et douloureuse. Il en avait gardé une révolte intérieure sourde qui ne l'abandonnait jamais. Aujourd'hui, il était un homme libre, indépendant, mais volontiers querelleur et bagarreur et, finalement, solitaire. Son incapacité à accepter un quelconque carcan social ou professionnel ne facilitait pas les relations humaines mais il s'était débrouillé à sa manière.

Touche à tout et autodidacte, il s'était intéressé très tôt à l'informatique quand le quidam moyen ne savait pas encore ce qu'était Internet ou le Web. Il avait à peine plus de vingt ans, quand il avait créé une start-up spécialisée dans le Data Mining, qu'il avait revendue trois années plus tard. Le début des belles années. L'époque des pionniers. La bulle informatique se gonflait à peine. Il était devenu riche du jour au lendemain. Riche de son temps. La richesse pour Derko consistait surtout à être libre, ne plus dépendre des autres. Il était devenu une sorte d'observateur érudit du monde et de ses contemporains. Et puis, il avait croisé le chemin de Shaheen et l'enchaînement impitoyable des événements avait fait qu'il était devenu l'héritier d'une somme colossale et se trouvait maintenant installé dans le fauteuil confortable et trop tranquille d'administrateur d'une généreuse fondation. Cet argent était celui des

enfants, le fruit de leurs souffrances. Il leur avait en quelque sorte, rendu. Cette fondation, il l'avait créée pour eux, mais aussi pour apaiser les douleurs dans sa tête. Lui, Derko Moreno, il n'avait pas besoin de cette fortune. La vente de sa société informatique lui avait donné assez de disponibilités pour ne plus avoir à travailler jusqu'à la fin de ses jours. Il se contentait de peu. Une seule passion pouvait l'entraîner à faire des folies.

La minéralogie ! Il était passionné par les minéraux et surtout par les cristaux, ces empilements d'atomes, que parfois, très rarement, comme par magie, la nature transformait en pierres précieuses. Il aimait l'équilibre rare et magique de ces structures cristallines, leur beauté froide, dure, anhydre. Il s'y retrouvait un peu lui-même.

Barbara, sa secrétaire, tapa deux petits coups sur la porte, avant de passer la tête : « Un appel pour vous, Monsieur. C'est personnel, je crois. Ça vient de loin. On entend mal. La personne n'a pas souhaité décliner son identité. Ça paraît important. Vous prenez la communication ? »

Derko abandonna le flot de ses rêveries et s'empara, intrigué, du combiné.

« Mister Derko ?

- Yesss ?

- Derko Moreno ?

- Oui !

- Monsieur, je suis en possession d'un objet qui pourrait être susceptible de vous intéresser.

- À qui ai-je l'honneur ?

- Nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous Monsieur ! J'éluderai donc les présentations. Je souhaiterais vendre cet objet. Je vous appelle pour vous proposer de l'acheter. Mais, il y a un petit problème. Les acheteurs sont nombreux. Il faudra vous décider très vite... »

La voix paraissait distante, tendue, râpeuse, à peine audible. L'homme au bout du fil semblait chuchoter, comme s'il avait peur d'être entendu.

« De quel objet voulez-vous parler ?

- D'un diamant, Monsieur.

- Un diamant ?

- Bien sûr pas n'importe quel diamant, Monsieur.

- Quel type de diamant ? »

Derko se fit soudain plus attentif et retint sa respiration. Sa passion pour les pierres précieuses englobait les rubis, les émeraudes, les saphirs, et bien sûr les plus belles d'entre elles, les diamants.

« Un diamant noir, un diamant de toute beauté ! Une pierre exceptionnelle. A masterpiece. Une sorte d'Étoile du Sud, Monsieur, si vous voyez à quoi je peux faire allusion. »

Derko connaissait ses classiques. L'histoire de cette gemme mythique, fruit de l'imagination fertile d'un romancier de génie, lui revint en mémoire.

« Une véritable Étoile du Sud ? Vous êtes sûr ?

- Je vous assure que oui !

- Dois-je vous prendre au sérieux ?



- Je crains que vous n'ayez d'autre option, si bien sûr, vous souhaitez réellement vous porter acquéreur de ce diamant d'exception...

- OK, OK ! D'où appelez-vous ?

- De Jo'burg, Monsieur.

- Johannesburg, bien sûr... »

Soudain intéressé, Derko se mit à parler comme pour lui-même.

« Évidemment, il faudrait que je puisse examiner la pierre...

- Évidemment, Monsieur. Venez ici et vous ne serez pas déçu.

- Et comment vous retrouverai-je à Johannesburg ?

- Descendez au Carlton Hotel, Monsieur. Vous trouverez une chambre sans problème. Je vous y contacterai. Un conseil Monsieur, faites vite. Le temps presse. Et prenez vos dispositions : le paiement se fera en liquide au moment de la transaction... »

Derko resta avec le téléphone en l'air alors que la communication était coupée depuis longtemps déjà. Son esprit n'avait pas encore pris la mesure de la nouvelle que son correspondant anonyme venait de lui annoncer. Chaque pierre précieuse était une énigme. Pour en percer les secrets, il fallait en quelque sorte mener l'enquête, un peu comme un détective. Une onde d'excitation s'empara de lui. Constatant qu'il tenait toujours le combiné à la main, il le laissa retomber sur son socle en proie à une agitation fébrile. Peut-être rêvait-il ? La seule façon de s'en assurer était de partir.

Et tout de suite même ! Voilà des mois qu'il n'avait pas bougé. Il s'était laissé accaparer par toute cette paperasse et toutes ces réunions. Il était temps de reprendre la route et les mauvaises habitudes. Celles que Victoria qualifiait de petits trafics...

Il demanda à sa secrétaire de lui réserver une place sur le premier avion en partance pour l'Afrique du Sud. Il savait parfaitement qu'une telle opportunité était rarissime. Dès l'annonce de cette découverte, les enchères allaient monter très vite. Sa seule chance était d'arriver le premier et d'acheter cette Étoile du Sud avant les autres acheteurs potentiels. Il ne voulait pas savoir si la pierre sortait en toute légalité d'une mine ou si elle provenait d'un réseau de contrebande. Ses scrupules disparaissaient totalement dès lors qu'il s'agissait de son hobby préféré.

La sonnerie du téléphone retentit à nouveau. L'efficace Barbara revenait déjà avec des informations.

« Vous avez un avion en début de soirée pour Londres puis une connexion demain matin vers Johannesburg. Ce qui vous laisse peu de temps pour...

- Réservez, je prendrai mon billet à l'aéroport. »

Son assistante le héla alors qu'il s'engouffrait déjà dans l'ascenseur, perdu dans une intense réflexion, spéculant déjà sur le type de pierre et sur le montant qu'on pouvait lui demander afin de rentrer en possession de cette merveille de la nature.

« Monsieur Moreno !

- Oui, Barbara.

- Je voulais vous rappeler que vous avez rendez-vous dans une heure avec le conseiller de l'ONU chargé de l'Observatoire des Enfants, puis demain matin avec une ONG qui vient vous présenter ses projets pour obtenir des subventions. Les rendez-vous ont été fixés de longue date et...

- Annulez les rendez-vous s'il vous plaît ! Présentez-leur toutes mes excuses. Dites-leur que je m'absente pendant quelques jours. Une urgence. Un cas de force majeur.

- Vous comptez vous absenter pour combien de temps, Monsieur ?

- Quelques jours tout au plus. Peut-être une semaine ou deux. Je ne sais pas encore.

- Et votre planning ? demanda Barbara, paniquée, en feuilletant son agenda aux pages noircies.

- Annulez, déplacez, faites au mieux Barbara ! Je suis sûr que vous saurez très bien vous débrouiller.

- Bien Monsieur !

- Si vous avez un problème particulier, voyez le fondé de pouvoir.

- Et que dois-je répondre si l'on me demande où vous êtes ? »

Derko fit une grimace, resta muet le temps de trouver un motif sérieux, puis plissant le front d'un air soucieux déclara :

« Je dois me rendre au Mozambique. Visite surprise du camp de réfugiés où nos volontaires sont actuellement en mission...

- Est-ce tout ?

- Avant, je ferai un rapide détour par l’Afrique du Sud. Affaire personnelle. N’en dites pas plus. »

L’assistante de Derko eut un sourire entendu.

« Bien, Monsieur. Ce sera tout ?

- Oui. Merci, Barbara ! »

La porte de l’ascenseur se referma et interrompit la conversation. Derko fut entraîné vers le rez-de-chaussée. Un froid grésil l’attendait à la sortie de l’immeuble. Derko frissonna. Il n’était pas suffisamment couvert pour la saison. Début mars et l’hiver n’en finissait pas avec ces journées grises, pluvieuses et glaciales. Ce voyage pour l’hémisphère sud n’était pas fait pour lui déplaire. Il héla un taxi et donna l’adresse de son petit studio dans le quartier de l’université à Georgetown. Le chauffeur du véhicule jaune l’attendit en bas de la vieille maison restaurée avec goût où il s’engouffra pour revenir peu de temps après, chargé d’un sac de voyage et habillé d’un simple blue-jean, d’un gros pull et de confortables tennis. Sa tenue de route pour les jours à venir. Dans sa précipitation, il n’avait pas oublié de prendre une liasse de dollars dans son coffre afin de régler une avance sur le prix du diamant. « Pour le solde, je ferai un retrait dans une banque à Jo'burg », se dit-il en dévalant les escaliers.

Il régla la course devant l’entrée de l’aérogare et faillit oublier son sac sur le siège arrière du taxi. Il lui sembla que la queue n’avançait pas devant le comptoir d’enregistrement. Ce ne fut qu’une fois assis dans l’avion

qu'il commença à se détendre. Il ne pouvait maintenant plus rien faire d'autre que de prendre son mal en patience. Il tenta de caser sa grande carcasse le plus confortablement possible dans l'espace exigü réservé aux passagers de la catégorie économique et pesta en son for intérieur. « Tu es malade mon pauvre. Avec tout le fric que tu as, tu aurais pu te permettre de prendre une place en première classe. Histoire d'avoir tes aises. Tu n'es qu'un radin maladif... »

Il aurait continué à déverser tout son mépris sur lui-même si l'hôtesse ne lui avait pas proposé un verre de bienvenue. L'ambiance se détendit. La douce euphorie de l'alcool le calma et ses réflexions se tournèrent vers l'objet de son voyage.

Une Étoile du Sud ! Depuis que Jules Verne avait comparé un diamant noir aux beautés indigènes du Transvaal et aux constellations du ciel austral, tous les diamants de couleur noire portaient ce nom. Le tout était de savoir si cette pierre méritait véritablement cette appellation. Il avait déjà vu des pierres brunes, au Brésil près de Bahia, mais elles ne rivalisaient pas avec la description faite par l'écrivain. Ce n'étaient que des carbonados, des diamants brun noir utilisés principalement dans l'industrie du fait de leur exceptionnelle dureté. Rien à voir avec la beauté rare d'une véritable Étoile du Sud. Noire et brillante comme un astre du ciel austral. « Ce serait le clou de ma collection », songea Derko. « Mais ne t'emballe pas trop

vite, mon vieux. Reste à savoir si elle vaut le coup et surtout si elle est dans tes moyens... »

Une douce torpeur l'envahit. Il sombra peu après dans le sommeil et nagea de longues heures dans un ciel étoilé peuplé de splendides créatures à la peau noire et soyeuse.

Derko laissait son regard planer sur les nuages blancs qui cachaient encore le sol. Le pilote avait annoncé l'arrivée imminente à l'aéroport de Johannesburg. Soudain le manteau cotonneux se déchira et, de la vision première que Derko embrassa, il retint les gratte-ciel, les innombrables taches bleues des piscines privées des villas, l'immensité monotone des townships et les dumps aux teintes dorées qu'il identifia comme étant des terrils de terre colorés par les produits chimiques lors de leur extraction.

Il soupira. La ville ne lui paraissait guère engageante. Il espérait maintenant que la rencontre aurait lieu dans un quartier sûr et tranquille. Il se voyait mal naviguant dans les banlieues périphériques dangereuses pour un Blanc, seul et désarmé, avec sur lui de l'argent liquide en quantité suffisante pour payer au moins l'acompte à la commande. Une sueur froide lui coula dans le cou. Il se demanda si cette entreprise n'était pas trop hasardeuse. Il avait tendance à imaginer le pire. Malheureusement compte tenu de son expérience passée, il s'était aperçu que le pire lui arrivait souvent.

À l'aéroport, il loua une voiture. Il choisit un 4x4 au cas où il aurait à faire de la piste. Il se rendit sans difficulté à l'hôtel en suivant les indications que lui avait fournies l'hôtesse du loueur. Il trouva effectivement sans problème une single au Carlton Hotel. Derko râla en constatant le prix exorbitant des chambres malgré la réduction qu'on lui octroya pour le week-end. Le quartier des affaires se vidait pour la fin de semaine et le centre-ville devenait aussi dangereux que les faubourgs.

Il s'installa dans le décor fonctionnel et anonyme de sa chambre. La nuit approchait et il ne se sentait pas le courage de sortir dans la ville pour dîner. Il préféra rester couché sans manger, à attendre un signe de son correspondant. Il fut bien inspiré et n'eut pas longtemps à patienter. Peut-être que le portier de l'hôtel était complice car le téléphone sonna une heure à peine après son arrivée.

L'homme fut bref. « Demandez Mslaba Matsoso, Dobsonville Road à Jabavu près du terrain de golf. Avant midi. » Et il raccrocha avant que Derko ait pu lui demander où se trouvait Jabavu. Résolu à dormir tranquille, il appela le portier de nuit pour avoir plus de renseignements concernant le lieu de son rendez-vous.

« Yes Sir. What can I do for you ?

- Juste un détail. Pourriez-vous me préciser où se trouve le lieu-dit ou le quartier Jabavu.

- J'espère que vous ne comptez pas vous y rendre. Pas à cette heure en tout cas. Ce serait de la folie.

- Hmm ! Et pourquoi donc ?

- Mais Jabavu est au cœur de Soweto ! Un Blanc ne peut pas circuler dans Soweto sans être accompagné. En tout cas si vous y allez ce soir, je vous demanderais de régler votre note avant.

- Voilà qui est encourageant.

- La simple réalité, Monsieur.

- Merci pour vos conseils.

- De rien, nous tenons beaucoup à conserver nos clients... en bonne santé ! Bonne nuit Monsieur. »

Derko passa une très mauvaise nuit. Il se retourna cent fois dans le lit en proie à une angoisse terrible. Il gardait encore des séquelles de la profonde dépression qui l'avait submergé au sortir de ses précédentes et douloureuses aventures.

Il ne trouva le sommeil que lorsque les premières lueurs de l'aube rosissaient le ciel. Son réveil de poche sonna trop tôt, beaucoup trop tôt à son gré.

L'esprit embrumé, il se rendit dans la salle à manger de l'hôtel et s'assit à une table isolée dans un coin de la pièce. Au centre, une jeune femme sermonnait un enfant capricieux. Dans son brouillard matinal, Derko ne percevait que des sons diffus, atténués par la fatigue. Puis le ton de la jeune femme devint plus ferme et les paroles brisèrent la coquille protectrice de Derko.

« Ganchinho, tu arrêtes de faire l'enfant et tu finis ton jus d'orange, dit-elle d'un ton excédé.

- Non, non et non ! hurla le gamin rouge de colère.

- Et pourquoi donc ?



- Ils y ont mis des glaçons !

- Oui et alors ?

- On m'a toujours dit de ne pas boire de l'eau non stérilisée.

- Allons Ganchinho, ceci est valable pour les pays pauvres où l'hygiène est rudimentaire. Pas ici. Regarde autour de toi. On se croirait dans une ville occidentale. Presque les États-Unis. »

Le gamin sembla se rendre à l'évidence et, d'un air grognon, but le jus d'oranges pressées, où flottaient trois cubes de glace, objet de son accès de fureur.

Derko ne put s'empêcher de penser : « Sale morveux, je te donnerais deux claques si tu étais mon fils. Ta mère a bien trop de patience. » Puis il réalisa que la jeune femme était bien trop noire de peau et l'enfant bien trop blanc pour avoir un lien de parenté aussi directe. Les traits aquilins de la jeune femme lui faisaient penser aux beautés éthiopiennes qui fleurissaient sur la côte ouest de la mer Rouge. Pourtant elle conversait avec le gamin en portugais et Derko reconnut même les intonations chantantes du brésilien. L'enfant était à l'opposé de la jeune femme. Aussi blanc qu'elle était noire, aussi blond qu'elle était brune, aussi petit qu'elle était grande. Son visage arborait une étrange beauté. Les longs cheveux paille et bouclés encadraient des traits fins presque féminins mettant en valeur deux grands yeux effrontés d'un bleu céruléen étrangement mobiles dans lesquels brûlait une colère à peine contenue. Toutefois, un léger

empatement épaississait son cou et rompait l'harmonie des lignes.

Derko, sa collation terminée, se dirigea vers l'ascenseur. Le garçon, au grand dépit de sa compagne, abandonna au même moment les restes de son repas et le rejoignit devant les cages. Dès que la porte s'ouvrit, l'enfant se précipita dans la cabine, bousculant légèrement Derko au passage, qui lui demanda en se maîtrisant poliment :

« Quel étage jeune homme ?

- Douzième.

- On ne vous a pas appris à dire s'il vous plaît, j'imagine.

- Non.

- Je vois... »

Derko allait ajouter quelque chose de plus virulent quand son regard fut attiré par un objet métallique qui pendait au bout de la manche de chemise du jeune garçon. Un léger sursaut marqua l'arrêt de la cabine au douzième étage. Il ne comprit de quoi il s'agissait que lorsque l'enfant passa devant lui avec sa drôle de démarche et souleva son bras dans un signe qui ne prêta pas à confusion. L'enfant lui fit un magnifique bras d'honneur et sortit précipitamment, piétinant ses pieds au passage. Il resta interdit non seulement par le geste vulgaire que le gamin venait de lui adresser, mais aussi par ce qu'il avait pu observer très distinctement. L'enfant n'avait pas de main droite. Au bout de son moignon, une sorte de pince était fixée. Médusé, il hésita

entre agacement et compassion. Après un court instant d'hésitation, il lança l'ascenseur d'un doigt rageur à l'assaut des étages supérieurs.

Derko roulait maintenant depuis une heure, vitre fermée, porte verrouillée dans les rues en terre battue de Soweto. Les maisons s'alignaient sur des kilomètres, identiques à elles-mêmes. Les plus cossues étaient carrées, ocres comme la terre qui les entourait, couvertes d'un toit de tôle ondulée, et une clôture protégeait un minuscule terrain. Les plus misérables étaient construites de planches assemblées et s'adossaient les unes aux autres pour former un labyrinthe étroit et sans fin.

Il s'arrêta devant l'un de ces bidonvilles, descendit de voiture et la verrouilla avec soin. Il s'interrogea en soupirant : allait-il la retrouver à son retour ? Malgré tout, il s'avança vers un groupe de quatre personnes qui jouaient aux cartes, assises sur des caisses et des containers en plastiques. Quelques enfants turbulents les entouraient et les regardaient. Une femme d'âge mûr hésitait sur la carte à jouer. Derko en profita pour les interrompre et leur demanda son chemin. Tous levèrent leurs yeux du jeu et le fixèrent avec animosité.

« Du calme, l'apartheid est terminé, les amis », pensa Derko en sentant la tension qui régnait dans cette cour poussiéreuse coincée entre deux cabanes de planches mal ajustées. Derko sourit à la femme prête à abattre enfin la carte choisie. Son charme naturel dut opérer car

elle lui répondit d'un signe, le guidant vers une baraque aussi minable que ses voisines. Tous le suivirent du regard alors qu'il s'y dirigeait. La porte était entrouverte et une pénombre douteuse régnait sous le toit de tôle.

Il frappa mais le bois mou semblait absorber les sons. Il se décida à entrer. Ses yeux mirent un certain temps à s'accoutumer. Puis, dans la semi-obscurité il distingua un homme, noir comme une nuit sans lune, la peau grêlée par la vérole. Les narines de son nez épaté palpaient d'une vie propre. Il le fixait de ses yeux injectés de sang, une tension sourde émanait du personnage. Une fine moustache courait sur la commissure des lèvres et un chapeau rond, posé sur le crâne laissait apparaître des cheveux grisonnants et crépus. L'homme se gratta le bras à travers la manche d'une chemise grise et blanche. Plus grise que blanche d'ailleurs. Il était assis face à une table faite de simples planches posées sur des tréteaux à même le sol en terre battue. Derko se demanda soudain si tout cela avait un sens. Où était-il tombé ? Ce voyage n'avait été qu'une lubie. Il perdait son temps. Il faillit faire demi-tour et retourner à la voiture mais il se reprit.

« Bonjour ! Je suis à l'heure me semble-t-il ? déclara Derko d'un ton le plus engageant possible.

- Asseyez-vous Monsieur Moreno. Comme je vous l'ai déjà dit, nous ne disposons que de très peu de temps.
- Pourquoi tant de presse ?
- Qu'importe les raisons ! Cette pierre est à vendre. »

Tandis que l'homme sortait d'une de ses poches un objet enroulé dans du papier journal, Derko réalisa alors que la pierre avait dû sortir en fraude d'une mine qui longeait la rivière Orange. Si c'était le cas, la situation devenait dans ces conditions, hautement dangereuse. Un frisson d'excitation parcourut son échine dorsale. Toute peur, toute anxiété avait disparu, il ne restait plus que le délicieux frisson de l'interdit et celui de posséder une pierre dérobée à l'impérialisme monstrueux du Syndicat du diamant.

« Comment m'avez-vous connu pour me contacter ? », demanda Derko intrigué. L'homme sourit et ses dents blanches luisirent dans la pénombre.

« Vous êtes connu dans le milieu des receleurs de pierres depuis le Cap et sur toute la côte de l'Océan Indien.

- Je peux la voir ?

- Sûr ! »

L'homme lui présenta au creux de sa main sillonnée de rides et de cicatrices, une pierre brute. Pour toute personne non expérimentée, la pierre n'avait pas plus d'intérêt qu'un morceau de verre dépoli par le flux et le reflux interminable de la marée. Un simple bouchon de carafe noirâtre. Voilà ce que pouvait voir un profane. Pour Derko, la pierre avait une tout autre apparence. De la taille d'un œuf de poule, le caillou brillait comme un charbon incandescent. Il imaginait déjà la pierre taillée, réfléchissant la lumière du plus profond de son cœur de ténèbres. Derko avait devant lui une pierre rarissime qui

méritait parfaitement son appellation d'Étoile du Sud. Il la cueillit dans la main calleuse de l'homme qui lui faisait face. Il la porta à ses yeux et la tourna vers le rayon de soleil qui s'infiltrait par l'entrebâillement de la porte. Du carbone pur cristallisé à très forte pression. Le plus dur des minéraux naturels par le mystère des liens de covalence unissant ses atomes. La couleur noire provenait d'inclusions microscopiques de graphite ou d'hématite. Il existait des diamants de toutes les couleurs. Les diamants noirs existaient en abondance mais il était très rare d'en trouver un d'une telle qualité et d'une couleur uniforme. On en trouvait en Namibie, au Zaïre, mais il savait que les plus belles pierres venaient d'ici, d'Afrique du Sud. Malgré sa noirceur, la pierre possédait une clarté, une transparence exceptionnelle. La pièce était imposante, cinq cents carats peut-être, une centaine de grammes de beauté parfaite dans le creux de sa paume. Les diamants bruts sont rarement beaux par rapport aux gemmes taillées et polies. Pourtant ce diamant-là était magnifique rien qu'à l'état brut. Qu'en serait-il après une belle taille en facettes ? Là résidait l'une des difficultés du diamant noir. Il était plus friable que les autres diamants et la taille en était plus délicate et plus longue. Cependant, et là se trouvait la magie, une fois taillé, il devenait encore plus dur que le diamant blanc. Le plus dur des diamants les plus durs. Celui que seul lui-même pouvait rayer. Voilà ce qui plaisait à Derko. Une pierre à son image, dure, abrasive, rare, complexe. Il lui fallait cette gemme. Mais il y avait le

revers de la médaille. Le rendement de la taille d'un diamant noir était aussi plus faible. D'une telle pièce, il ne pourrait tirer une fois taillée et polie, qu'un joyau de cent cinquante à deux cents carats, maximum. À plus de trois cents dollars le carat, il avait sous ses yeux une pierre qui devait valoir au bas mot cent cinquante mille dollars. Si l'on rajoutait la rareté de la pièce, peut-être deux à trois fois plus ?

Derko appréhendait de connaître le prix que son propriétaire en demanderait. Il était tout à son émerveillement devant tant de beauté minérale, rêvant de l'organisation de sa collection pour mettre en valeur un tel joyau, lorsqu'une ombre lui masqua la lumière du jour. Intrigué, il se tourna vers son vendeur. Ce dernier, les yeux exorbités, fixait un visage qui apparaissait dans l'étroite ouverture de la porte. Il grimaça et, rejetant d'un geste sec sa chaise en arrière, se précipita vers une porte dissimulée à l'arrière de la pièce. Alors qu'il l'ouvrait pour fuir, une rafale de pistolet-mitrailleur le cloua au mur et son corps glissa comme au ralenti contre la paroi de bois, laissant une large traînée d'un rouge sombre.

Derko, aux premiers crépitements, s'était projeté sous la table. Il roula sur lui-même en suivant la trajectoire de son correspondant déjà mort. La porte du fond était entrouverte, il se glissa à travers l'ouverture et déboucha dans une autre habitation tout aussi sommaire. Il se redressa et se jeta sans réfléchir dans la trame complexe du labyrinthe que formait l'enchevêtrement des baraques de bois.

Derrière lui, il entendait des pas précipités, des claquements de bottes et le cliquetis d'armes automatiques que l'on réarmait. Il courut à perdre haleine tenant toujours serré dans la paume de sa main la pierre tant convoitée. Les ruelles succédaient aux ruelles. Il bousculait sur son passage des gens maussades qui lançaient quelques gestes vindicatifs à son égard. Toutefois, rien de comparable à la hargne de ses poursuivants.

À bout de souffle, il se terra dans un des tas d'immondices accumulés en bordure d'un terrain vague. Il entendit les tueurs courir, s'arrêter, fouiller du regard l'amoncellement de détritrus puis poursuivre leur chemin. Derko resta blotti dans les ordures plus d'une heure avant d'oser en sortir.

Il était complètement perdu. Une lumière crue brûlait les tôles des toits et une poussière ocre s'élevait dans l'air à chacun de ses pas. Il demanda son chemin plus d'une fois pour retrouver le terrain de golf, repère qui lui permettrait de rejoindre sa voiture. Des enfants l'aidèrent à sortir de ce labyrinthe de planches contre la promesse de quelques piécettes. Il retrouva enfin l'allée principale et la suivit par une voie de terre parallèle, protégée par une rangée de maisonnettes identiques jusqu'à son véhicule garé en bordure des greens du golf.

Le voyant enfin, il se mit à courir, activant la commande d'ouverture automatique des portes. Il s'engouffra à l'intérieur, démarra en trombe, faisant jaillir un nuage de poussière jaune. Aussitôt, il entendit le bruit



d'un moteur qu'on emballait. Il jeta un œil inquiet dans le rétroviseur et découvrit une voiture grise qui le suivait de très près.

Son regard croisa celui du conducteur. Un homme blanc au visage allongé qu'une barbe taillée en pointe rendait plus long encore. Une casquette sur la tête lui donnait un air martial. Un passager d'apparence similaire l'accompagnait.

« Des miliciens. Certainement des hommes de main de la mine d'où provient la pierre. Va falloir s'en débarrasser maintenant. Pas du caillou bien sûr ! », murmura Derko en ricanant d'un air gourmand. Le caillou ! Il s'aperçut qu'il conduisait avec le poing douloureusement serré. Quand il l'ouvrit, le diamant noir happant la lumière autour de lui se mit à se consumer sous ses yeux éblouis. Cette rareté minérale valait bien la peine de lutter un peu pour se l'approprier. Il enfouit la pierre dans la poche où il conservait son passeport et se concentra sur la conduite, un œil fixé sur la route, un autre sur le rétroviseur. La poursuite s'enclencha immédiatement. Derko pensait pouvoir les semer en rentrant dans le cœur de Johannesburg. Puis, il se dirigerait vers l'Est, direction le Mozambique à travers le Transvaal.

La beauté éthiopienne aux traits aquilins pénétra dans le hall du club sportif. Elle était accompagnée du jeune garçon mal poli qui traînait des pieds en grommelant.

Un portier blanc à la mine revêche tendit la paume de sa main pour la repousser vers la sortie.

« Désolé, c'est un club privé. Vous ne pouvez pas entrer.

- Je croyais que l'apartheid était aboli, répliqua-t-elle dans un anglais parfait.

- Certainement Mademoiselle, cela n'a rien à voir avec la couleur de votre peau. Il faut simplement être membre du club ou être invité par un membre.

- J'ai une affaire urgente à régler avec le président de la Orange Mining Company.

- Quelle affaire urgente ma poupée, il ne t'a pas réglé ta nuit ?

- Monsieur, je suis avocate et je représente les intérêts de mon client, un des actionnaires majoritaires de cette compagnie minière. Si vous ne prévenez pas le Président ou si vous ne nous laissez pas entrer, vous risquez de vous retrouver à la rue. »

Le portier n'était plus très sûr de son affaire. Il regarda le jeune garçon qui accompagnait la Black et levant les yeux au ciel, il esquissa une moue dubitative. L'enfant le regardait d'un œil froid, quasi reptilien. Dans le doute, il les laissa pénétrer dans l'enceinte du club.

Ils se rendirent sur la pelouse d'un vert sombre rendu plus intense encore par le bleu profond du ciel. Des hommes et des femmes de tous âges s'activaient avec une lenteur toute calculée à propulser de grosses boules sur le gazon tondu à la perfection. Les joueurs de bowls

entièrement vêtus de blanc resplendissaient dans la lumière crue du soleil.

Un homme replet suspendit son geste en apercevant le couple de visiteurs. Il s'excusa auprès de ses coéquipiers et adversaires puis rejoignit l'avocate et l'enfant.

« Bonjour chère Madame, bonjour jeune homme. Je n'attendais pas votre visite ce matin, déclara-t-il à l'adresse de la femme de loi.

- Oui, je sais mais nous devons repartir dès ce soir. Veuillez nous excuser de cette intrusion dans votre vie privée un samedi matin, mais il y a urgence.

- Je vois de quoi il s'agit. Je voudrais que vous sachiez que nous sommes désolés et que nous faisons tout notre possible pour récupérer ce qui nous appartient de droit. Je vous prie de bien transmettre ce message à votre patron.

- Il en est persuadé. Malgré tout, sachez qu'il est furieux. Vous savez tout comme moi, qu'il a pris des participations importantes dans votre compagnie car les gisements alluvionnaires de la rivière Orange que vous exploitez sont les plus propices à la découverte de diamants de couleur noire, comme ceux qu'ils recherchent. Laisser passer la seule pierre intéressante qui soit apparue en vingt ans d'exploitation est une faute impardonnable.

- Je sais tout cela. Le mineur indélicat a réussi à sortir la gemme sous le nez des vigiles, sans qu'ils s'en aperçoivent. Pour expliquer cela, nous suspectons des complicités parmi les gardiens. Ce n'est que le

lendemain, lorsque le mineur n'a pas réapparu à son poste qu'une enquête a été faite et que le vol a été découvert.

- Et depuis qu'avez-vous fait ?

- Nos meilleurs limiers sont sur la trace du voleur. Aux dernières informations, ils l'avaient repéré dans un faubourg de Soweto. Nous devrions en avoir fini très rapidement.

- Je vous le souhaite... si vous voulez garder votre confortable fauteuil de président, lança l'avocate avec un charmant sourire lourd de menaces.

- Hmm ! Oui bien sûr — Puis cherchant à détendre l'atmosphère, il se tourna vers le gamin qui écoutait d'un air attentif la conversation - Votre fils est bien sage. As-tu apprécié ton voyage, mon garçon ?

- Oui, j'ai visité des réserves.

- Et lesquelles Bonhomme ?

- Dans le Natal, aux pays des Zoulous.

- Tu as vu beaucoup d'animaux ?

- Des tas. Des zèbres, des gazelles, des rhinocéros et même des lions.

- Et des éléphants aussi ?

- Bien sûr !

- Brave petit ! » dit le Président à la bedaine proéminente en ébouriffant la tignasse du jeune garçon.

Ce dernier eut un geste de recul et ses yeux lancèrent des éclairs. Une bouffée de colère semblait vouloir le submerger, aussi, l'avocate le serra dans ses bras,

emprisonnant par son geste affectueux les épaules du garçon et l'empêchant de réagir plus violemment.

« Il a adoré ses visites. Surtout celle de la réserve du Rio de Medaos do Ouro, la rivière des dunes d'or. Un nom si romantique, vous ne trouvez pas ? Ce voyage était son cadeau d'anniversaire. Il avait toujours rêvé de voir de grosses bêtes sauvages en liberté.

- Eh bien ! Bon anniversaire mon garçon ! Quel âge as-tu ? »

L'enfant ne répondit pas. Il s'adressa à la jeune femme.

« Il faut partir Tia.

- On y va mon petit. Bon, vous avez mes coordonnées, prévenez-moi dès que vous aurez du nouveau. Mon client attend un dénouement rapide et heureux.

- Comptez sur moi chère Madame ! »

Et le Président s'inclina cérémonieusement pour saluer la représentante du plus gros actionnaire de la compagnie pour laquelle, il n'était, somme toute, qu'un employé aucunement irremplaçable.

La femme noire et l'enfant blanc. Le couple n'était pas banal. Il les regarda s'éloigner, mal à l'aise. Il se mit soudain à transpirer à grosses gouttes et sa chemise d'un blanc immaculé fut vite imbibée de sueur. Une chose était sûre, ce n'était pas la transpiration due au peu d'efforts que nécessitait le lancer de la boule. Plutôt des sueurs froides. L'effet de la peur...

Pour lire la suite du récit, rendez-vous sur le site des Éditions Ligne Continue :

[www.editionslignecontinue.info](http://www.editionslignecontinue.info)

Des adolescents basculent sans raison dans une folie meurtrière.

Au plus profond de la savane africaine et au cœur de la forêt amazonienne d'étranges tribus d'hommes-enfants prolifèrent de manière anormale, semant la mort et la désolation autour d'eux.

Ces deux événements auraient-ils une origine commune ?

Et si l'horreur n'était qu'un jeu !

Un jeu cruel, démentiel et inconcevable, un jeu où la seule issue est la mort...

Pour en découvrir les règles, Derko va devoir arpenter les paysages arides d'Afrique avant de se confronter aux rites secrets de magie noire, au Brésil.



Derko nous entraîne une nouvelle fois à travers la planète pour résoudre une énigme hors du commun et qui touche à ce qui nous est le plus cher : nos enfants...

À vous de jouer maintenant !

[www.editionslignecontinue.info](http://www.editionslignecontinue.info)

22 €

ISBN 978-2-918284-10-9

